

Ceux que devrait nourrir ton sein !
Semblable à ce monstre romain
Vouant aux voraces murènes
L'esclave immolé par sa main !

Mais où s'égare mon délire ?
Mère, pardonne à ma douleur !
Ce n'est pas toi qu'il faut maudire,
Mais la main de fer du malheur,
Hébreux vampire qui t'enlève,
Tes fils ; ton orgueil et ta séve,
Et les doctes palpitants !
Eveille toi pour le combattre !
Arme toi ! ton bras peut l'abattre :
Bientôt il ne sera plus temps !

Petite Revue Mensuelle.

Heureux, a-t-on dit, les peuples dont l'histoire est ennuyeuse ! Ce ne sont pas en effet les choses les plus sages qui font le plus de bruit dans le monde. Le Canada fut à peu près ignoré de l'Europe jusqu'aux deux insurrections de 1837 et de 1838, et les Etats-Unis qui n'y figuraient qu'au second rang tiennent le haut bout dans le journalisme européen depuis que la guerre civile les afflige.

Les journaux, les revues, les publications de tout genre abondent en détails, non-seulement sur les événements actuels, mais encore sur l'histoire, la constitution, la topographie de la patrie de Franklin et de Washington. Parmi les gravures sans nombre dont ces circonstances ont été le prétexte pour les journaux illustrés, toujours en quête de sujets, nous avons surtout remarqué la reproduction par le *Magasin Pittoresque* d'une ancienne estampe du temps de la première révolution américaine.

Le lion anglais et le coq gaulois y sont représentés autour d'une théière qui fait explosion, et d'où sortent foudres, serpents, bonnets de la liberté, etc. ; allusion assez originale, à la cause première de l'insurrection, l'impôt sur le thé.

Les figures qui sont placées sur le premier plan et qui représentent l'Amérique, la France, la Liberté et différents autres personnages allégoriques, sont de la plus grande beauté.

La vue de cette estampe rappelle involontairement à l'esprit que la question des impôts, est encore au fond de la nouvelle révolution ; et que le nouveau baril autant pour le moins que les menaces faites contre l'institution de l'esclavage, a contribué à amener les choses au point où elles en sont aujourd'hui.

Les deux armées, ou plutôt les nombreux détachements et corps d'armée unionistes et sécessionnistes qui, depuis si longtemps, se observent mutuellement, en sont enfin venus aux mains. L'affaire de Bethel, en Virginie, et celle qui vient d'avoir lieu à Boonville, dans le Missouri, ont inauguré les hostilités sérieuses entre les belligérants. *Sombody was hurt* ! ont dit à ce sujet les journalistes américains, qui ne seraient point de leur métier si, en temps de guerre, ils ne comptaient un certain nombre de morts par jour, comme un revenu légitime, et s'ils ne gardaient aucune au fort Sumpter de leur avoir volé les horreurs qu'ils se proposaient de décrire... que disons-nous, qu'ils avaient peut-être décriées d'avance.

Le Sud a eu l'avantage dans la première de ces rencontres, le Nord dans la seconde. Si l'on en croyait les dépêches télégraphiques, pas moins de 300 sécessionnistes auraient péri dans l'affaire de Boonville.

Jusqu'ici les mouvements des armées du Sud avaient en l'air d'une retraite, calculée peut-être ; mais que l'évacuation de Harper's Ferry surtout, présentait comme très favorable à la cause du Nord. Outre le retentissement de ce nom, rendu célèbre par la triste échandfourée de Brown, il paraît clair, en effet, que les troupes de la nouvelle confédération avaient fait de grands préparatifs pour se maintenir dans cette position, et que dans leurs idées elle avait une grande importance stratégique.

Mais les dernières nouvelles porteraient à croire que les sécessionnistes se rapprochent par deux points opposés de la ligne de l'armée du Nord, car, d'un côté, les mouvements de l'ennemi le long du Potomac font craindre une attaque sur Washington, et de l'autre un corps de quatre à cinq mille confédérés aurait occupé le village de Piedmont, sur la partie supérieure du bras septentrional du Potomac, où un détachement d'artilleurs du Nord aurait été écrasé, non sans avoir fait beaucoup de mal aux sécessionnistes.

En attendant, dit le *Courrier des Etats-Unis*, que nous connaissons mieux les détails de cet étrange combat, son importance réside dans le nouvel aspect qu'il donne aux événements attendus de ce côté. La ligne de Baltimore à l'Ohio, que l'on croyait dégagée, se trouve encore une fois coupée ; une partie du corps d'armée de la Virginie occidentale est arrêtée dans sa marche et menacée dans ses communications ; enfin les troupes du Sud se montrent en force et avec une attitude d'offensive dans une région d'où on les croyait complètement refoulées. Ceci prouve à quel point sont inexactes les renseignements propagés par le télégraphe électrique, et combien il est impossible de faire fond sur les intentions prêtées à l'ennemi par la stratégie des novellistes du Nord.

Tandis que le Président Lincoln voyait ainsi rugir tout autour de lui la

tempête que son élection a soulevée, son adversaire le sénateur Douglass mourait à Chicago, jeune encore et pendant que s'accomplissaient les événements que son élection eût empêchés ou du moins retardés.

Sa carrière qui n'a pas été longue a été bien remplie. Qu'on en juge plutôt : à vingt et un ans il était admis au barreau, à vingt-trois ans il était élu membre de la législature de l'Illinois, à vingt-cinq il se présentait pour le Congrès, mais perdit son élection ; à vingt-sept il était fait secrétaire d'état, à vingt-huit, juge de la Cour Suprême ; à trente-deux élu sénateur, à quarante-trois, chef du parti démocrate dans toute l'Union, il était une première fois candidat pour la Présidence, à quarante-six ans il était porté de nouveau par son parti à la même candidature ; à quarante-huit ans il mourut peu de temps après sa seconde défaite et avec la douleur de laisser dans la guerre civile, le pays dans lequel il avait joué un si grand rôle.

Il arrive du reste assez souvent que des hommes éminents sont ainsi enlevés par la mort au plus fort de la lutte, et alors que leur talent semble à son apogée. Un exemple beaucoup plus frappant que celui que nous venons de citer, nous en est donné dans la mort du Comte de Cavour, événement, qui même au milieu des luttes dont notre partie du monde est le théâtre, a produit partout en Amérique une bien vive sensation. Comme autrefois Mirabeau, M. de Cavour est mort avant que la révolution qu'il dirigeait (si toutefois un homme peut jamais se flatter de diriger une révolution) n'eût parcouru toutes ses phases. La mort a peut-être été bonne et prévoyante pour la réputation de l'un et de l'autre ; en jetant sur leurs successeurs la responsabilité d'événements qu'eux-mêmes n'auraient pas pu empêcher. Que serait-il arrivé, se demandent tous les historiens de la révolution française, si Mirabeau eût vécu ? Précisément, peut-être, tout ce qui s'est passé ; mais il est toujours bien à l'avantage de Mirabeau que l'on se pose cette question. Que serait-il arrivé si Cavour eût vécu se demanderont peut-être un jour les historiens de l'Italie ?

Camille, comte de Cavour, était né à Turin en 1809 ; il était fils d'un négociant du comté de Nice, anobli par le roi Charles Albert. En 1847, il fonda avec le comte Balbo la feuille constitutionnelle *Il Risorgimento*. Après le désastre de Novare et la chute du parti démocratique, auquel il était opposé, il entra en 1849 à la chambre des députés et bientôt après il succéda à Santa-Rosa comme ministre du commerce et de l'agriculture ; au commencement de 1851 il fut chargé en outre du portefeuille des finances. Il s'efforça de réparer les pertes causées par une guerre malheureuse et de rétablir l'équilibre dans le budget. Mais les difficultés de la situation ne l'empêchèrent point d'engager son pays dans les voies aventureuses du libre échange. Il suivit l'exemple du gouvernement anglais avec une ardeur qui lui fut souvent reprochée.

En 1852, il rompit avec ses collègues et laissa quelque temps le ministère. Il y retourna comme président du conseil. Depuis lors il est resté presque toujours à la tête des affaires. On le vit, lors de la guerre de Crimée, apporter à la France et à l'Angleterre le concours attendu du Piémont, qui gagna certainement plus qu'il ne donna, et obtint le droit de siéger dans les conseils de l'Europe. Il en profita avec une rare audace et avec beaucoup d'habileté pour semer les germes de la mésintelligence entre l'Autriche et la France. Il profita des suites de l'attentat d'Orsini pour les faire éclore, et l'on vit, spectacle étrange, un grand empire comme la France entraîné par ses protégés du Piémont, à suivre une politique évidemment jusqu'ici beaucoup plus anglaise que française. L'histoire impartiale flétrira toujours les trahisons, le mépris ouvert du droit des gens, qui ont inauguré dans le monde le système incroyable des annexions prétendues volontaires, nouveau mode de conquête, qui diffère de l'ancien à peu près comme l'escroquerie et l'escamotage peuvent différer du brigandage à main armée. Pour réussir dans ses vastes projets, il céda bravement à la France la Savoie, berceau de la famille de son souverain, et Nice, où lui-même avait reçu le jour. Pour se concilier Garibaldi, aux mains de qui cette double cession mettait une arme terrible, il lui permit d'envahir la Sicile, se réservant de répudier cet acte téméraire s'il échouait, d'y concourir et d'en profiter s'il réussissait. Nos lecteurs savent comment, par le même système, le Pape fut dépossédé de tous ses états à l'exception de Rome elle-même et d'une très petite partie de la campagne environnante. Ancône et Castelfidardo seront deux taches éternelles sur le nom de Cavour. Ayant réussi jusque-là dans tous ses desseins, il ne lui restait plus qu'à temporiser de nouveau avec Garibaldi et ses partisans jusqu'au moment où il aurait pu s'emparer de Rome avec le consentement de la France, et chasser l'Autriche de la Vénétie sans encourir la disgrâce de l'Angleterre. C'est en profitant habilement des craintes que s'inspirent mutuellement les deux grandes puissances, de leur désir de domination, qu'il avait su arriver à ses fins. Sa position était complexe de tous côtés. Dans son propre pays, il avait à réprimer sans cesse, sans la pousser à bout, la longue révolutionnaire ; hors du pays, il avait à se faire aider, tantôt des Tuileries contre le *Foreign Office*, et tantôt du ministère anglais contre Napoléon.

Dans cette grande partie, il avait mis pour enjeu son intelligence et ses forces vitales, et une mort prématurée est venue prouver, une fois de plus, que la nature souffre rarement que l'on viole ses lois.

Avant de mourir, M. de Cavour avait fait appeler son confesseur et il a reçu tous les sacrements de l'Eglise catholique, dans le sein de laquelle il était né.

Qui recueillera sa succession ? L'Autriche, la France ou la Révolution ?

L'homme d'état était à peine au tombeau que déjà la presse euro-